L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 1er JUIN 1891. 64ème Année

Gaiser & Dennet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 1er JUIN 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par E. Curtis, à la résidence, lundi, le contenu de la résidence bien meublée, Voorhies, No 88 rue St-Philippe près Bourbon.

La politique coloniale de la Grande-Bretagne.

La situation en Portugal est prise en très sérieuse considération par le public anglais. Il y a plus d'une chose—nous avons dans le *Mémorial diplomatique* du 16 mai que les descriptions de l'état des choses à Lisbonne, telle qu'elle apparaît dans les journaux de Londres, est ridiculement exagérée, et le *Standard* se distingue entre tous les autres par des remarques acrimonieuses et des allégations plus que légères. Sans doute, il est regrettable que la convention Freitas n'ait pas été ratifiée au mois d'août dernier, mais l'Angleterre en est la principale cause; il ne fallait pas envoyer cet ultimatum à ce vaillant petit peuple au mois de janvier 1890, et Lord Salisbury a sa bonne part de responsabilité dans le désarroi actuel que subissent les finances portugaises.

Par son attitude comminatoire, par ses prétentions draconiennes, par les agissements de la *Chartered South Africa Company*, par la protection accordée aux flibustiers et aux aventuriers, par les intrigues qui ont amené des rébellions et des défections dans des territoires qui appartiennent au Portugal, il a forcé le gouvernement portugais à des dépenses onéreuses, et il a travaillé à désorganiser des finances qui, depuis le groupe, étaient en détresse. On semble dire aujourd'hui que la crise financière à Lisbonne va recevoir son contrecoup au Mozambique et à la baie de Delagoa, et on part de là pour affirmer que le Portugal a bien tort de vouloir s'entêter à vouloir garder ses possessions africaines, puisqu'il n'est pas capable de les exploiter fructueusement tandis que les Anglais, avec leur argent, leur esprit d'entreprise, leur expérience coloniatrice et leur activité, font seuls à même de civiliser ces contrées.

Cela se lit en toutes lettres dans les gazettes londoniennes; mais le Portugal, quoi qu'elles en disent, n'est pas en banqueroute, les anarchistes n'ont fait aucune émeute, et l'armée reste fidèle à son roi. Telle est la vérité. Est ce que par hasard l'Angleterre voudrait profiter de la pénible nécessité dans laquelle le ministère se trouve de suspendre les paiements ou plutôt de les ajourner—ce qui n'est pas du tout la même chose—pour serrer encore la vis, provoquer la plus lamentable confusion d'un bout à l'autre de la Lusitanie, et en profiter de façon à s'arroger le droit de faire main basse sur le Shiré?

Le langage des journaux anglais autorise toutes les suppositions. Ils s'imaginent que la révolution va éclater demain parce qu'il y a eu une explosion de dynamite au ministère de l'intérieur à Lisbonne; mais les londoniens n'ignorent pas, eux qui ont eu des explosions bien autrement terribles à Whitehall et au palais de Westminster, que ces sortes d'attentats n'entraînent pas nécessairement à des cataclysmes. Leur erreur est de s'imaginer que le gouvernement portugais est aux abois et que le parti révolutionnaire est sur le point de triompher. Heureusement pour le Portugal, également subversif est tellement minimé dans ce pays, qu'il est encore assez fortuné pour n'avoir ni un John Burns ni un docteur Aveling ni un Cuninghame-Graham, que le socialisme n'offre rien de redoutable; les étudiants eux-mêmes comprennent que ce n'est pas le moment de manifester et de déambuler dans les rues de Lisbonne.

D'ailleurs, l'Angleterre n'a aucun motif valable de prétendre qu'elle est la puissance colonisatrice par excellence. Prenons, par exemple, cette Afrique australe dont il est tant question en ce moment. Voici la colonie du Cap, dont M. Rhodes est la personification, et la colonie de Natal qui ne s'accordent plus du tout; cette dernière refuse obstinément de subir la suprématie de sa voisine; mais M. Rhodes a bien d'autres cordes à l'arc. L'établissement d'une puissante confédération coloniale de l'Afrique du Sud sous sa domination. Il y a, il est vrai, le Transvaal qui n'est d'humeur ni à se laisser envahir ni à permettre qu'on discute son indépendance; il y a l'Etat libre qui est dans les mêmes dispositions; alors M. Rhodes jette des regards de convoitise sur d'immenses régions qui, dit-il, sont l'héritage de la colonie du Cap: sur le Bechuanaland et sur ce qu'on est convenu d'appeler la Zambésie, qui comprend le Matabeleland et le Mashonland. "Halte là, riposte le ministre des colonies à Londres, cela ne vous appartient pas, et de quoi vous mêlez-vous?" En effet, le Bechuanaland est en partie une colonie distincte et en partie sous le protectorat anglais, et, quant à la Zambésie, elle est sous l'administration de la South Africa Company de connivence avec le chef Lobengula, de qui elle tient la concession à l'aide d'un trait fort ingénieux, fort habile, mais peu conforme aux notions les plus élémentaires du droit international. Ils s'entendent là-bas comme dans une tour de Babel et ils ne sont d'accord que sur un point: faire payer au Portugal les pots cassés.

Examinons maintenant la situation aux Indes. Nous avons sur ce sujet deux télégrammes fort intéressants; le premier nous annonce qu'en conséquence des opérations militaires sur la frontière Nord Ouest, dans la vallée de Miranzeh, les Afrédis et d'autres tribus afghanes ont manifesté un tel mécontentement que le haut commissaire du Pendjab a cherché tous les moyens de les ramener, mais que ces peuplades deviennent de plus en plus soupçonneuses; toute la ligne frontière est en proie à la plus vive anxiété et les Hindous tant mécontents s'attendent à chaque instant à être attaqués. La seconde dépêche est plus grave encore; on y voit les termes: des troubles sont appréhendés aux Indes, notamment à Benarès, à l'occasion des fêtes mahométanes. Le régiment East Lancashire a dû être consigné dans les casernes.

Joignez à cela les difficultés à Manipour où le Régent a enfin été arrêté, et où le haut commissaire promet une récompense de 5,000 roupies à quiconque s'emparera de Senapatty; ajoutez encore les revendications de la nouvelle génération aux Indes, qui veut absolument participer à l'administration des présidences, et l'on trouvera que ces exemples suffisent pour démontrer que malgré toute sa puissance et tout son or l'Angleterre a toutes les peines du monde à maintenir l'ordre dans son vaste empire indien. Chacun conspire en outre les controverses incessantes entre Londres et les colonies australiennes, les causes de troubles au Canada, l'attitude des colons de Terre-Neuve, où Sir W. Whiteway épuise toute son éloquence à persuader à la législature d'observer loyalement le *modus vivendi* avec la France. Albion devrait donc faire preuve de plus d'indulgence envers le Portugal et ne pas sonner le tocsin au moment même où le gouvernement portugais cherche à sortir d'une situation qui serait infiniment moins tendue, si l'Angleterre avait agi avec moins de brutalité hautaine et moins de sans-gêne.

Un mot d'Emile Augier exhumé par le *Rappel*:

On de ses amis lui disait:

—C'est étonnant comme tu ressembles à Henri IV.

—Ne m'en parle pas, répondit-il; c'est au point que je n'ose plus passer rue de la Ferronnerie.

Au cours, dans une Ecole agricole:

—Quel est le meilleur moment pour cueillir les pommes?

—Monsieur, c'est quand le fermier a le dos tourné et que le gros chien n'est pas dans le jardin.

FEUILLETON.

MADAME LA CONNÉTABLE.

—PAR—

PAUL SAUNIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ASSASSIN.

(*Suite.*)

—Aucun, madame, rassurez-vous. Seul, M. le comte de Monterel a voulu tout à l'heure pousser un peu trop loin l'indiscrétion, mais je le lui ai fait sentir et il n'a pas insisté.

—Ah! il vous a vu? Il vous a questionné?

—Oui, madame.

—Et que lui avez-vous répondu?

—La vérité, ma mère.

—Alors il sait qui vous êtes, dit la princesse vée un geste d'effroi.

—J'ai mieux aimé le lui avoir sur-le-champ que lui donner la peine de s'en assurer par des moyens.... moins parlementaires; mais à cela se sont bornées mes confidences. Tranquillisez-vous, madame. Si je me suis vanté d'être de vos amis, c'est pour justifier ma présence à Anvers, sans agrémenter toutefois d'aucun détail l'honneur que je revendiquais.

—A la bonne heure! fit la connétable. C'est que je n'y avais pas songé! Vous êtes ici en pays ennemi.

—Mon Dieu! oui, madame, dit le jeune officier d'un ton dégagé, mais prêt à vous servir avec le même dévouement que si nous étions encore en France—pourvu, ajouta-t-il sur le même ton, que cela ne dépassât pas le délai de dix jours qu'a bien voulu m'accorder mon colonel.

—Quoi! dit-elle, dix jours seulement! se récria la connétable.

—Oui, madame. Encore en ai je dépensé deux pour venir à Anvers; mais il nous en reste huit, et, en huit jours, on peut faire bien des choses! Seulement ne perdons pas de temps et dites moi en quoi je pourrais vous être utile.

Elle l'écoutait, surprise de cette bonne humeur perpétuelle, touchée du désintéressement spontané avec lequel il lui offrait sa vie, et retombait peu à peu sous le charme auquel elle avait échappé depuis dix huit mois.

Elle le regardait avec une sorte d'admiration. Non, sous aucun rapport, il n'avait changé. Peut être même était il plus beau qu'elle ne l'avait jamais vu, car son visage avait pris une expression de mâle énergie, encore plus accentuée qu'autrefois, sans que ses grands yeux noirs eussent perdu de leur douceur, sous leurs longs cils qui en atténuaient l'éclat, sans que les cruautés de la guerre eussent rien été à son sourire de la bonté et de la franchise qu'il caractérisaient.

Avec de profonds soupirs, des larmes dans les yeux et dans la voix, du fond de son cœur gonflé d'amertume, elle lui raconta toutes les déceptions qu'elle avait éprouvées depuis qu'ils s'étaient quittés, et de quelle trahison elle avait été victime de la part de ceux en qui elle avait placé toute sa confiance.

—Si bien, dit-elle en finissant, qu'aujourd'hui je n'ai plus d'illusions à me faire. De quelques égards qu'on m'entoure, de quelques fleurs dont on s'efforce de recouvrir mes chaînes, je suis prisonnière.

—Et vous voudriez briser cette captivité? demanda Didier.

—Oui, répondit-elle franchement. Que l'on fasse de moi ce qu'on voudra, qu'on me conduise dans quelque autre pays que ce soit....peu m'importe, pourvu que j'échappe à la main de fer que mon mari fait peser sur moi.

—Cela ne sera pas facile, fit le jeune officier, en hochant la tête.

—Je le sais bien, mon pauvre ami. C'est pour cela que je suis tout à prit de me venir en aide.

—Eh bien! je vais y réfléchir et m'en occuper dès aujourd'hui, promit Didier. Tenter un coup de force m'est absolument impossible en plein pays ennemi. C'est par la ruse seulement que je puis déjouer la surveillance du comte de Monterel. Il m'a parn faire bonne garde, mais nous trouverons bien un moyen de lui échapper.

—Ah! puissiez-vous réussir! s'écria la connétable, en croisant ses mains crispées.

Puis essayant de contenir son impatience:

—Mais c'est assez nous occuper de moi, reprit-elle. A mon tour, je veux savoir ce que vous avez fait pendant l'éternité qui nous a séparés.

Il lui raconta dans les moindres détails son entrevue avec le roi, la façon dont elle s'était terminée, sans lui cacher les bruits odieux auxquels leur intimité avait donné naissance. Arrivant ensuite à son entrée en campagne, il lui apprit quels succès il y avait personnellement remportés, quelles louanges ils lui avaient values de la part du grand Condé et du roi lui-même.

—Et Sylviane? demanda la connétable.

—Je ne l'ai pas revue.

—Et vous n'avez jamais reçu de ses nouvelles?

—Jamais.

—Sait-elle seulement où vous êtes?

—Il est probable qu'on le lui a laissé ignorer.

—Votre père et votre frère le savent donc?

—J'en suis certain. Un de nos amis communs, celui-là même qui m'a présenté à Sa Majesté, les a informés de ma nomination et de mon départ pour la Hollande.

—Vous ont-ils écrit?

—Non, madame.

—Mais cette situation ne saurait durer. Il observer la connétable. Ne comptez-vous pas y mettre un terme?

—J'y suis au contraire fermement résolu.

—Mais quand?

—Dès que la campagne sera terminée.

—C'est-à-dire dans combien de temps?

—Je serais fort embarrassé de vous le dire, madame, car tant qu'il y aura des dangers à courir, je ne peux pas quitter mon poste.

—Et vous ne vous ressentez plus de votre blessure à la jambe?

—Voilà près de deux mois que je n'y pense plus.

—Je n'ai donc qu'à joindre mes félicitations à celles dont vous avez été comblé déjà par d'illustres personnages, dit la princesse avec effusion.

—Je vous en suis profondément reconnaissant, madame, assura Didier; mais je vais vous demander la permission de vous quitter pour m'occuper de votre délivrance. Au sitôt que j'aurai du nouveau,—et j'espère que cela ne tardera guère,—je viendrai vous en avertir.

A ces mots, il se leva.

—Et moi, dit-elle, en lui tendant sa main parfumée, je vais prier Dieu qu'il vous éclaire.

Après avoir effleuré l'extrémité de ses jolis doigts, le capitaine se retira.

La connétable resta seule, pensive, immobile. Son visage, attristé d'abord par le souvenir de ses infortunes, s'était éclairé de lueurs plus vives, vers la fin de cet entretien, au récit que lui avait fait Didier de ses prouesses. On aurait même pu supposer qu'elle goûtait un plaisir secret à apprendre qu'il n'avait pas revu Sylviane, qu'il n'avait reçu d'elle aucun message, et qu'il ignorait à quelle époque il pourrait la retrouver.

Eh bien! oui, c'était vrai. Elle avait beau s'en défendre, tout ce que le jeune gentilhomme lui avait inspiré de sympathie et de gratitude, dès le jour de leur première rencontre, se réveillait en elle avec plus d'intensité que jamais, aujourd'hui qu'elle le retrouvait aussi généreux, aussi noblement dévoué qu'il s'était toujours montré jusqu'alors.

Oui, c'était avec une joie profonde qu'elle l'avait revu. C'était avec une extrême satisfaction d'amour-propre qu'elle avait applaudi aux succès qu'il avait emportés. C'était avec une sorte d'orgueil qu'elle le voyait retourner à Anvers pour lui venir en aide. C'était avec une reconnaissance, à laquelle se mêlait une véritable fierté, qu'elle constatait la duplicité et la grandeur d'âme avec lesquelles il faisait en ce moment de sacrifice de sa vie.

Oui, elle était intérieurement ravie qu'il fût éloigné de Sylviane, qu'il n'eût plus la moindre relation avec elle depuis dix-huit mois, qu'elle apprenait que peut être il ne la reverrait jamais.

En effet n'était-ce pas possible et même probable! Le soin qu'avaient pris le marquis de Marsan et le baron de Castellan à intercepter toute communication entre les deux amoureux ne prouvait-il pas qu'ils étaient toujours animés contre cette union des mêmes sentiments hostiles, qu'ils feraient tout pour la briser?

Qui sait même s'ils n'y étaient pas parvenus? Comment expliquer l'incroyable silence qu'ils gardaient vis-à-vis de Didier, depuis si longtemps, si ce n'est par quelque machination perfide, ourdie contre lui pendant son absence?

Et à mesure que la connétable s'aventurait ainsi dans le domaine des conjectures, à mesure qu'elle se persuadait qu'il pouvait être libre, comme autre fois, elle se prenait à regretter son origine, la haute situation à laquelle une destinée fatale l'avait condamnée.

Pendant ce temps, Didier était sorti du château, d'Anvers, se demandant à l'aide de quelle ruse il parviendrait à déjouer la surveillance du comte de Monterel.

Il cheminait, la tête basse, ruminant à la fois dix projets, plus irréalisables les uns que les autres, lorsqu'une voix lamentable retentit à son oreille.

—Au nom du ciel, monseigneur, ayez pitié de moi! suppliait la voix. Mon père est à la mort et ma mère est brisée de fatigue. Je suis malheureusement trop jeune pour suffire à leurs besoins, et nous allons mourir de faim si vous ne venez à notre secours.

Didier eut un mouvement d'impatience. Il connaissait ces rengaines de mendiants et n'était pas assez sot pour s'y laisser prendre.

Machinalement, pourtant, il leva les yeux sur ce misérable, dont la voix jeune et tremblante l'avait frappé.

Il aperçut un adolescent, de seize à dix sept ans, très convenablement et proprement habillé d'un costume marron, qui levait sur lui ses yeux noirs, humides de larmes.

—Si ce que dit cet enfant était vrai pourtant.... murmura le jeune officier. Il l'examina avec plus d'attention.

C'était un joli petit brun, aux cheveux noirs bouclés, au teint mat, aux yeux noirs, vifs et intelligents, frangés de longs cils et surmontés de sourcils bien arqués. Certainement il était d'origine méridionale, comme la connétable, avec qui il avait d'ailleurs une lointaine ressemblance.

Evidemment ce jeune homme n'était pas un mendiant de profession.

Pris de pitié, Didier s'arrêta.

—Ce que tu prétends est-il vrai? demande-t-il.

—Que trop vrai, hélas! monseigneur, sans cela je n'invoquerais pas pour la première fois la pitié des passants.

—Comment te nommes-tu?

—André Perez, monseigneur.

—De quel pays es-tu?

—Nous sommes Espanols, monseigneur.

—Eh bien! conduis moi chez tes parents. Je veux m'assurer que tu m'as dit la vérité.

—A vos ordres, monseigneur, fit docilement André. Si vous voulez me faire l'honneur de me suivre.....

—Demeures-tu loin d'ici?

—A cent pas au plus, monseigneur.

—Alors, marchons, fit le jeune capitaine.

André prit les devants.

Au bout d'une minute, il s'arrêtait devant une maison de brique étroite, mais bien bâtie, dont il ouvrit la porte d'entrée.

—C'est ici, monseigneur, dit-il en s'inclinant.

A ces mots, il ouvrit sur sa droite, au rez-de-chaussée, une seconde porte et s'effaça pour laisser passer l'officier.

Un spectacle navrant s'offrit aux yeux du jeune gentilhomme.

Dans une chambre assez vaste, pauvrement meublée, mais tenue avec un ordre parfait, un homme de cinquante ans environ, gisait inanimé sur son lit, les yeux atones, les traits profondément ravagés par la maladie.

A côté de lui, étendue dans un fauteuil, les yeux rougis par les larmes et les insomnies, vaincue par la fatigue et le besoin, une femme de quarante-cinq ans sommeillait épuisée, plongée dans un anéantissement auquel elle n'avait plus la force de s'arracher.

A peine pot-elle se pencher légèrement en avant, lorsqu'elle vit entrer son fils, suivi du jeune seigneur qui l'accompagnait.

Quant au malade, il ne fit pas un mouvement. Son regard même ne brilla d'aucune lueur. Rien de ce qui se passait autour de lui ne le touchait plus.

Didier vit qu'André n'avait pas menti. C'était en présence d'une misère noire qu'il se trouvait—misère d'autant plus poignante que ces pauvres gens avaient librement attendu pour mendier l'heure à laquelle ils mourraient de faim.

—Que fait votre mari, ma pauvre femme? demanda-t-il à la mère d'André

—Il est, où plutôt il était tapissier, monsieur, répondit-elle d'une voix éteinte.

—Et votre fils?

Il exerce le même état que son père, monseigneur. Malheureusement, il n'y a pas plus de trois mois qu'il a terminé son apprentissage et il ne gagne guère plus de trois livres par semaine.

—Et depuis combien de temps votre mari est-il malade?

—Depuis près de dix huit mois, monseigneur.

—Est-il donc paralysé?

Le pauvre femme était au bout de ses efforts. Elle balbutia une réponse inintelligible et se renversa dans son fauteuil, incapable d'articuler un son, ni de faire un mouvement.

Didier comprit qu'avant toute explication il importait de venir au secours de ces braves gens.

—Tiens, dit il à André, en lui mettant une demi-pistole dans la main, cours à la taverne la plus proche et fais toi donner sur le champ des provisions de bouche. Surtout pas d'économie! J'entends que la pièce entière y passe.

André partit comme une flèche.

Le jeune officier attendit son retour, continuant à inventorier du regard le petit logement dans lequel il venait de pénétrer.

Au fond de la chambre, par une porte entr'ouverte, il aperçut une pièce, de grandeur à peu près égale, mais divisée en deux par une cloison. A droite, se trouvait une petite cuisine garnie des objets indispensables; à gauche, une chambrette, au fond de laquelle on distinguait un lit, une table et deux chaises de bois. C'était là probablement que couchait André.

Dans l'ameublement, dans la tenue de ce modeste ménage, rien ne sen ait la pauvreté. Au contraire, il y régnait une aisance apparente, telle qu'on la rencontre généralement chez les ouvriers laborieux et économes.

Cela seul suffisait à prouver que ce n'était pas l'inconduite qui avait réduit ces pauvres diables à la misère.

C'était donc la maladie, les économies dépensées en chômage, en frais de médecin et d'apothicaire, qui les avaient ruinés. Et ne pouvant se résigner à vendre l'un après l'autre leurs meubles, fruits de tant de sueurs et de patientes épargnes, ils avaient tout mis en main.

Qu'espéraient-ils? Pas grand'chose assurément, "mais Dieu, se disaient-ils, après nous avoir si rudement éprouvés, laissera peut-être tomber sur nous un regard de pitié...."

Ils avaient eu raison de ne pas désespérer. Didier était venu, il avait deviné leur détresse et cherchait un moyen de les secourir, sans leur faire supporter trop lourdement le poids de ses bienfaits.

Tout à coup, il eut une idée lumineuse. Cette vague ressemblance qu'il avait constatée entre le jeune André et la connétable ne pour ait on pas en tirer profit? Peut être.... Il y réfléchissait....

Un instant après, André revint, porteur d'un volumineux panier, chargé de provisions, duquel émergeait une douzaine de bouteilles.

Ce fut comme si le soleil était rentré subitement dans la maison.

La mère bondit sur son fauteuil et ses yeux mornes s'agrandirent. Le père, lui-même, tourna la tête et poussa un gémissement douloureux.

Quant à André, il exaltait de joie.

—Tout, monseigneur, disait-il. J'ai tout dépensé. Voyez plutôt....

Notre jeune héros ne jugea pas nécessaire de prolonger plus longtemps sa visite.

Il déposa plus louis sur la table, et les montrant à la pauvre femme éblouie:

—Voici de quoi faire venir un médecin et acheter les médicaments nécessaires. Je reviendrai demain vous demander sans doute à mon tour un léger service. Nous en reparlerons plus longuement quand vous serez en état de m'entendre. Dans trois les cas, qu'André ne s'absente pas avant que vous ayez reçu ma visite!

A ces mots, saluant d'un geste bienveillant, il s'éloigna, tandis qu'André l'accompagnait de ses bénédictions et baisait respectueusement la bagque de son habit.

A peine était-il parti que la mère et l'enfant s'attablèrent. Il était temps! Depuis trente-six heures ils avaient partagé le dernier morceau de pain qui leur restait.

Puis André courut chercher un médecin et le ramena auprès du malade, qu'un doigt de vin avait ranimé.

Bref, quand le lendemain matin, à huit heures, Didier revint chez ces pauvres diables, ils avaient passé une nuit excellente, étaient bien reposés et avaient repris goût à la vie.

Le docteur avait promis que Perez serait sur pied avant un mois, à la condition de suivre le traitement énergique qu'il avait indiqué.

La joie était donc revenue dans la famille, où le jeune gentilhomme apparut comme un messie et fut l'objet des protestations les plus chaleureuses de reconnaissance.

—Bien, bien, fit-il en arrêtant d'un geste ce déluge de remerciements, mais tout n'est pas fait. Moi aussi, j'ai besoin de vous, ou plutôt de votre fils, et, comme je suis étranger dans le pays, c'est moi, vous le verrez, qui rendrai grâce à Dieu de vous avoir trouvés sur mon chemin.

—Parlez, monseigneur, dit vivement André. A notre tour nous serions trop heureux de vous être utiles et de reconnaître ce que vous avez fait pour nous.

—Eh bien! voici ce dont il s'agit, commença le jeune officier. Une dame de mes amies, fort honorable et particulièrement intéressante, est gardée à vue en ce moment, à Anvers, par un grand seigneur, à la surveillance duquel elle désirerait se soustraire. J'ai promis de favoriser sa fuite de tout mon pouvoir. C'est vous dire qu'il s'agit d'une bonne action. Puis-je compter sur vous pour m'aider à l'accomplir?

—Certainement, assura André avec force. Que faut-il faire?

—Rien de bien difficile. Il s'agit de m'accompagner chez cette dame en qualité de domestique, de lui donner ces habits, de revêtir les siens et de prendre sa place, tandis que je la ferai sortir de sa prison.

—Mais ne craignez-vous pas qu'on s'aperçoive de ce dégnisement, monseigneur?

—Non, si je puis procéder le soir à cette substitution, ainsi que j'en ai le projet. Entre cette dame et toi, il y a d'ailleurs une ressemblance de taille, de traits et d'origine, qui m'a précisément inspiré cette idée et qui me rendra l'exécution plus facile.

—A la bonne heure! mais on finira bien par découvrir votre ruse.

—Sans doute, mais si l'on ne s'en aperçoit que le lendemain matin, j'aurai gagné douze ou quinze heures et cette dame sera à l'abri de tout danger.

André se grattait la tête avec embarras.

—Mais moi.... demanda-t-il timidement, que me fera-t-on?

—Probablement rien, si tu racontes tout bonnement la vérité, car il sera aisé de s'assurer que tu n'as pas menti, répondit le jeune gentilhomme.—Cependant, reprit-il, il serait fort possible que, dans un mouvement d'humeur, le gardien de ce te personne te fasse passer quelques heures en même quelques jours en prison. Or, si cela se présentait, il est trop juste que je te dédommage des ennuis que ta complaisance t'aurait suscités. Donc, aux cent livres que je t'ai données hier, j'en ajouterai quatre cents autres—ce qui permettrait à ton père de se rétablir, de reprendre son métier, et à vous tous de vivre à nouveau dans l'aisance où vous étiez avant que la maladie soit entrée chez vous.

Cinq cents livres! C'était une fortune pour ces meurt-de-faim! Se prêter à la combinaison de ce généreux gentilhomme ne semblait exposer André à aucun danger sérieux. Les malheureux ne pouvaient pas hésiter.

—Je regrette, monseigneur, répondit le brave garçon, que vous ne nous demandiez pas davantage en échange de semblables générosités. Tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner, je suis prêt à le faire, sans autre regret que de ne pas payer plus cher les bontés dont vous nous comblez.

—Y es tu bien décidé? demanda Didier.

—Oui parfaitement monseigneur.

—Sans savoir d'avance où je te conduis, ni à quelle personne tu vas rendre ce signalé service?

—Les yeux fermés, la bouche close, monseigneur, je suis tout à vous, protesta André.

Alors attends moi vers une heure. Je reviendrai te donner mes dernières instructions.

—J'attendrai, monseigneur.

Didier s'éloigna pour aller soumettre aussitôt à la connétable le plan qu'il avait imaginé.

Quoiqu'il fût un peu tôt, la princesse ne le fit pas attendre. Elle se figurait bien que le jeune gentilhomme ne se présentait pas pour rien chez elle à pareil heure.

Elle lui tendit joyeusement la main.

Il lui raconta la rencontre qu'il avait faite et le parti qu'il espérait en tirer.

—Vous m'invitez à souper ce soir, continua-t-il, et je viens, accompagné de mon domestique. Il porte mon manteau, garde mon épée et m'attend dans l'antichambre.

—Bien. Ensuite?.... fit la connétable, très attentive.

Après souper, vous congédiez tout le monde. Je fais entrer André, qui se dépouille en un clin d'œil d'un des deux costumes d'hommes dont il sera affublé. Vous l'endossez, vous jetez à ce garçon un de vos poignards sur les épaules, vous le poussez dans votre chambre et vous sortez avec moi sous les mêmes habits qu'il portait en arrivant.

—En cavalier, alors? demanda la princesse, toute joyeuse de cette équipée.

—Précisément, madame. Arrangez votre coiffure en conséquence, emportez le plus d'or que vous pourrez, c'est l'essentiel. Au détour de la première rue, deux chevaux sellés nous attendront. Nous les enfourcherons et nous nous dirigerons aussitôt vers la frontière de France, qui est encore celle où vous courez le moins le risque d'être poursuivie.

—Et celle qu'aurai le plus de plaisir à franchir, ajouta la connétable.

Une fois en sûreté, poursuivit-il, vous ferez à Gianlo de venir vous rejoindre avec tous vos bagages et vous gagnerez ensuite tel autre pays qu'il vous plaira.

—Et vous m'accompagnez? demanda-t-elle, le cœur oppressé.

—Certes, jusqu'à ce que vous ne couriez plus aucun danger, promit Didier.

—Alors, c'est convenu, dit elle. Je vais tout préparer pour ce départ.

—Et moi, je vais m'occuper de l'homme et des chevaux, dit le jeune officier. A ce soir, sept heures au plus tard!

—Didier prit congé et se retira.

En traversant la cour, il rencontra le comte de Monterel, qui le considérait d'un air défiant.

Didier le salua de son plus grand coup de chapeau, de son plus gracieux sourire, et passa outre.

L'hidalgo lui rendit cérémonieusement son coup de chapeau, mais non pas son sourire. La présence de ce bel officier au château ne lui présageait rien de bon. Aussi recommanda-t-il au poste qui gardait l'entrée du château de surveiller attentivement tous ceux qui y entraient ou en sortaient.

Didier se rendit chez André, se fit accompagner par lui dans la boutique d'un friper où il eut la plaque de découvrir un costume complet de velours noir, presque tout neuf. Ce costume avait appartenu à un étudiant de Salamanque, que la curiosité avait attiré dans les Flandres espagnoles et qui avait fini par prendre du service dans l'armée.

Le pourpoint était bien un peu droit, mais le friper jura qu'il prêterait, et Didier fit semblant de le croire, car le pourpoint n'en habillerait que mieux le corps souple de la connétable.

Quant à André, il étouffait, mais il ne devait pas le porter assez longtemps pour en être incommodé.

Il prit donc soigneusement sur son bras le costume que lui achetait Didier, et jura qu'il serait équipé de la tête aux pieds à six heures et demie, quand son nouveau maître viendrait le chercher.

Il resta à se procurer des chevaux.

L'infatigable capitaine se rendit au relai le plus proche et, comme il ne connaissait pas le pays, s'informa du nombre des étapes qu'il fallait parcourir pour gagner la France. Après avoir inscrit sur ses tablettes le nom des villes dans lesquelles il fallait s'arrêter, il donna l'ordre qu'on lui amenât deux chevaux au coin de la rue de Gand, à huit heures précises.

Tout se passa ainsi disposée, il s'aperçut que l'heure du dîner avait sonné, rentra à son hôtel et fit largement honneur au repas qu'on lui servit.

Avez quoi, il n'est d'autre ressource, pour tuer le temps, que de parcourir la ville et d'en admirer les rares beautés.

A six heures, il revint, chargea ses pistolets et se rendit chez André.

Tout allait mieux dans la pauvre maison. La mère, en reprenant des forces, avait recouvré son courage; le père, grâce à la médication tonique du docteur, renaissait lentement à la vie. Grâce à la générosité du jeune gentilhomme, ils avaient de quoi vivre pendant plus d'une année. C'était dix fois plus qu'ils n'auraient osé demander au ciel.

André, témoin de cette soudaine résurrection, dont il avait sa bonne part, quoique ce fût lui qui eût le moins souffert, aurait maintenant donné sa vie pour le bienfaiteur inconnu que Dieu avait jeté sur ses pas.

Lorsque Didier arriva, le brave garçon achevait d'endosser le fameux pourpoint et sunit sang et eau pour en boutonner les deux extrémités. Aidé par sa mère, il y réussit pourtant et le jeune capitaine lui fit signe de le suivre.

—Monseigneur, dit la femme de Perez, très émue, nous ne nous reverrons peut-être jamais, mais n'oubliez pas qu'il y aura, toujours à Anvers trois cœurs reconnaissants, qui prieront encore pour vous et vous accompagneront de leurs vœux les plus sincères dans toutes vos entreprises.

Du même temps, elle lui prit la main qu'elle embrassa respectueusement, en la mouillant d'une larme de reconnaissance.

Didier s'éloigna, la remercia d'un bon sourire et jeta son manteau à André pour lui donner une contenance.

Un peu avant sept heures, ils pénétraient dans le château d'Anvers. L'officier qui commandait le poste les examina avec attention et les laissa passer sans difficulté, dès que Didier eut prononcé le nom de la connétable.

Enfin ils arrivèrent à l'appartement de la princesse, à qui le jeune capitaine présenta André.

Tout était prêt pour le souper. Le couvert était dressé. La connétable donna l'ordre de servir.

Il lui tardait, en effet, de tenter l'aventure et de recouvrer sa liberté. Pour cela, elle était décidée à tous les sacrifices. Elle s'abandonnerait à Didier corps et âme. Il ferait d'elle tout ce que bon lui semblerait.

Sur sa toilette de dessous, elle avait jeté qu'un peignoir,—celui dont elle comptait affubler André, afin de pouvoir endosser en dix minutes le costume de cavalier qui lui était destiné.

On se mit à table aussitôt.

Elle pressa le service avec une vivacité dont l'honnête Giulio fut quelque peu étonné.

A huit heures, le souper terminé, la connétable congédia son domestique et Didier alla chercher André, qui se dépouilla avec plaisir du costume de velours noir dans lequel il était emprisonné.

Marie s'en empara et passa dans sa chambre. Un quart d'heure après, elle revint habillée de noir de la tête aux pieds, la tête couverte d'une large toque de même étoffe, qu'elle avait prudemment rabattu sur ses yeux.

La défroque de l'étudiant lui allait à merveille.

Après avoir jeté son peignoir sur les épaules de l'imberbe Perez, elle le poussa dans sa chambre, le fit asseoir dans un fauteuil et lui recommanda de s'enfermer, de pousser le verrou et de ne pas bouger, quoi qu'il arrivât, avant le lendemain matin.

Maintenant, dit-elle gaiement à Didier partons?

Il lui donna son manteau et ils se dirigèrent vers la porte du château.

V

PAR QUI FUT TRAHIE LA CONNÉTABLE.

Depuis longtemps l'obscurité avait enveloppé la ville de son manteau sombre. Le froid de cette nuit de décembre était d'autant plus vif qu'un brouillard glacial en épaississait les ténèbres insondables.

En traversant la cour du château, la connétable eut un léger frisson. Cependant, pour le moment, elle avait moins froid que peur. Allait-elle franchir cette porte redoutable, s'enivrer enfin des âcres senteurs de la liberté?

Et le tremblait de tous ses membres lorsqu'ils arrivèrent devant la porte d'entrée.

Didier se fit reconnaître.

Le même lieutenant, qui l'avait reçu tout à l'heure, promena sur lui et sur son domestique le falot dont il était muni.

Fort heureusement, grâce au brouillard, l'identité du costume, à la vague ressemblance qui existait entre la connétable et le jeune André Perez, il ne pousa pas trop loin ses investigations.

—Laissez passer! cria-t-il à la sentinelle.

Et il rentra vivement au poste.

—Brrrr.... chien de temps! murmura-t-il.

Sans se presser, Didier franchit la porte, suivi de son prétendu domestique. Quelques secondes après, ils étaient sur la place du château.

Quand la porte se fut refermée sur eux, il prit par la main la connétable. Cette main était glacée.

Elle ne pouvait en croire ses yeux. Comment! elle était libre? Ce n'était pas plus difficile que cela?

D'un mouvement nerveux, elle pressa avec force la main du jeune gentilhomme.

—Ah! mon ami, dit-elle d'une voix émue, que de remerciements!.....

—Silence! fit aussitôt Didier, en posant un doigt sur ses lèvres.

Il se dirigea vers la rue de Grand, au coin de laquelle les deux chevaux devaient l'attendre.

Ils s'y trouvaient, en effet, garnis de deux selles d'homme. Dans sa précipitation, le jeune capitaine n'avait pas songé à demander qu'on garnît un des chevaux d'une selle de femme.

La connétable assura que cela ne l'effrayait pas et, quoiqu le volet d'écurie assurât qu'il ne lui fallait pas plus de vingt minutes pour aller jusqu'à la poste et en revenir avec une selle de femme, elle avait *tellement* peur qu'on ne s'aperçût de sa disparition qu'elle ne voulut pas attendre un instant.

Didier la mit en selle, ajusta lui-même ses étriers, lui couvrit les épaules de son manteau, puis, après avoir grassement récompensé le garçon d'écurie, il s'élança à son tour et donna le signal du départ.

Après avoir traversé la ville au pas, ils s'engagèrent sur la route de Gand, espérant pouvoir atteindre Bruxelles dans la matinée.

Malheureusement le brouillard était encore plus épais dans la campagne. A vingt-cinq pas on ne distinguait rien. Sans les arbres qui, de chaque côté, bordaient la route, il eût été difficile de reconnaître son chemin.

Il fallut donc s'avancer avec prudence, c'est-à-dire perdre la moitié du temps qu'on aurait mis en toute autre circonstance à faire le trajet.

La connétable était d'ailleurs beaucoup plus confiante que Didier dans les résultats de son équipée. C'était elle qui le rassurait et contenait son impatience.

—Qu'on s'aperçoive pas de ma fuite avant demain matin, disait-elle. Encore ne s'en aperçoira-t-on que fort tard, car Giulio ne se permettra d'